

« La noce »

Roch Carrier

Études françaises, vol. 5, n° 1, 1969, p. 51-54.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036368ar>

DOI: 10.7202/036368ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

LA NOCE

Martine aurait dédaigné mille châteaux et leurs bals pour une seule pâquerette que Didier lui tendait. Elle ne regardait jamais à sa fenêtre sans espérer voir Didier et son désir souvent se réalisait : une grande partie de la vie de Didier était consacrée à être le plus près possible de Martine. Personne au village n'avait leur bonheur et personne ne les enviait.

Combien de paysans allèrent de par leurs champs en quête d'une vache perdue, combien de pêcheurs s'endormirent au chant de la rivière sans savoir que près d'eux, derrière un rideau de joncs, se jouait la simple liturgie de deux personnes qui refusent d'être deux !

Ce fut donc un étonnement quand la nouvelle courut que Martine grossissait d'un enfant. Martine était ébahie, Didier confus. Il partit vers la ville chercher de l'argent. Évidemment, il ne revint pas.

L'enfant naquit. L'attente de l'enfant et l'attente de Didier, d'une certaine manière s'étaient confondues l'une en l'autre ; la naissance de l'enfant fut un peu le retour de Didier.

Habitée à la présence de l'enfant, Martine recommença cependant d'espérer l'arrivée de son amant. Elle savait qu'il ne consentirait à revenir qu'après fortune conquise : il abriterait sa famille dans une maison que Martine fleurirait de pâquerettes pour prolonger leur jeunesse.

Hélas ! il fallut se résoudre à ne plus attendre Didier.

Un très grand édifice de pierre s'élevait dans les environs, habité par des femmes, sans hommes, vêtues de longues robes noires et dont le visage disparaissait sous de compliquées coiffes blanches. Martine leur confia son enfant.

La vieille religieuse qui la reçut prit l'enfant, la serra violemment sur sa poitrine que n'aplanissait pas entièrement l'étoffe noire, puis elle ouvrit une porte blindée et disparut. Martine n'entendit plus que des bruits de portes qui geignaient tour à tour et de plus en plus loin. Tout finalement s'apaisa en quelques pas feutrés qui glissaient avec un silence de vipère le long des couloirs. Martine eut soudain l'impression qu'elle n'avait vécu ni son amour, ni la lourde attente, ni ces pesants mois de solitude. Cette route pénible et heureuse aussi, s'effaçait comme un trait de craie.

Martine sortit de l'édifice, légère comme lorsqu'elle allait rencontrer Didier, sous quelque arbre musicien, dans un champ où leur amour ajoutait de la lumière aux blés. Didier l'avait-il vraiment quittée ? Ne lui avait-il pas donné un rendez-vous à l'une de leurs retraites habituelles ? Non. Martine rêvait.

Une vieille religieuse courbée, la doyenne, s'approcha d'un pas muet et lui demanda :

— Vous êtes prête ?

Martine était prête à tout. Elle la suivit. Derrière elles se forma un cortège de religieuses dans leurs amples robes noires. Martine écouta leurs hymnes d'une tristesse infinie. La doyenne avançait d'un pas hâtif ; Martine l'entendait haleter. Le cortège suivit la route, longtemps, puis obliqua vers un champ plat, gris, au bout duquel le ciel s'appuyait. Martine ne voyait plus maintenant que l'herbe uniformément pliée sous le vent qui s'était levé avec une voix semblable à celle des religieuses. Elle aurait juré que la même herbe recouvrait aussi le ciel. Le vent tordait les robes et les rendait plus noires. Cette atmosphère se prolongea quelques minutes, peut-être plusieurs heures. À mesure que le cortège avançait, l'herbe devenait plus haute. Elle touchait aux genoux des religieuses, elle leur monta aux hanches, elle leur vint à la taille, l'herbe atteignit leurs visages, elle les recouvrit entièrement. Alors la doyenne fit un geste qui signifiait d'arrêter.

On était parvenu à une rivière d'eau noire. Les religieuses qui avaient marché en deux rangées parallèles se séparèrent et s'alignèrent toutes au bord de la rivière,

donnant ainsi à Martine deux longues ailes noires. Sur l'ordre de la doyenne, les dames en noir portèrent la main gauche à la ceinture et, de la main droite, en un même geste, elles brisèrent leurs chapelets. La doyenne les recueillit, les noua, et Martine se laissa lier les bras, les mains, les jambes, les pieds. Durant tout ce temps, les religieuses avaient chanté leurs hymnes. La doyenne leur ordonna de se taire et dit :

— Regardez bien cette eau qui voile la vérité.

La phrase sybilline parut toute simple à Martine et ne hérissa nulle angoisse dans sa poitrine. Elle regarda simplement l'endroit qu'indiquait la doyenne ; c'est sans étonnement aucun qu'elle aperçut, dérivant à la surface de l'eau, les membres attachés comme les siens, Didier, en un costume noir. Il lui souriait. La doyenne poussa Martine d'une main maternelle. Le courant la prit doucement. À sa suite, les religieuses se laissèrent tomber une à une dans la rivière. Leurs robes se confondaient avec l'eau noire. Elles souriaient. Le cortège se forma en un ordre parfaitement parallèle. L'eau et le silence les emportaient. Cela passa dans l'ombre sans la troubler, glissa sous des arches feuillues sans apeurer les oiseaux et allait vers où ?

Cette cérémonie s'était déroulée loin, très loin. Pourtant, l'enfant de Martine et de Didier l'avait suivie, d'un œil inquiet. Elle vit passer sous sa fenêtre sa mère qu'elle reconnut malgré ses cheveux que l'eau remontait sur sa figure, elle reconnut son père qu'elle n'avait jamais vu, elle se souvint des baisers qu'elle n'avait jamais reçus de lui, elle se souvint des promenades sur son dos qu'elle n'avait jamais faites, elle répétait les mots qu'il ne lui avait jamais appris. Son père et sa mère lui sourirent, elle leur répondit, ils étaient illuminés d'un extraordinaire bonheur, elle les regarda s'éloigner avec l'eau, suivis des quatre-vingts vieilles dames noires qui reflétaient un bonheur identique.

Quand elle ne réussit plus à les voir, une clef remua le pêne de sa porte :

— Ma fille, dit une voix molle, la vie vous attend.

L'enfant de Martine et de Didier sortit de son cachot,

elle était une jeune fille, elle était jolie, son corps empruntait ses mouvements à la flamme. Elle voulut sourire; ses lèvres étaient mortes.

ROCH CARRIER